

SEPT À LA MORGUE

Prologue

— Putain, sept d'un coup ! C'est qui ces cons-là ?

— Attends, j'y vais voir.

Pendant que Bob, employé de nuit à la morgue de Patriot City, Texas, Etats-Unis d'Amérique, passe la serpillière pour essuyer la nappe de sang provoquée par l'autopsie ratée de l'après-midi — le cadavre n'était en fait pas tout à fait mort —, son collègue Phil ouvre un sac en plastique se trouvant dans l'un des sept grands tiroirs métalliques encore entrouverts.

— Ah, c'est le père Bishop.

— Johnny Bishop ? L'acteur de X finlandais ?

— Mais non putain, le révérend Bishop, de la famille Bishop de Liberty Street. Et les autres là, c'est sûrement sa famille. Eux qui étaient à l'étroit dans leur pavillon, sept morts d'un coup, ça va faire de la place dans les couloirs.

— T'es sûr qu'il était pas révérend dans un film X, le père Bishop ?

Épisode 0 : Thanksgiving

Un an et trois jours plus tôt, une ambiance de fête familiale chaleureuse et conviviale règne dans le pavillon étroit pour sept des Bishop, 12 Liberty Street, Patriot City, Texas, Etats-Unis d'Amérique, car c'est aujourd'hui le jour honni des dindes trop grasses et préféré des bons Américains suffisamment gras : Thanksgiving. De bon matin, la bonne famille chrétienne s'active pour mener à bien les préparatifs annuels et faire honneur à leur hôte du jour, Léonora, la mère du révérend Bishop attendue incessamment sous peu. A l'étage, Patty, une mocheté de seize ans qui rêve d'être pasteur, frappe à la porte de la salle de bain.

— Suzy, qu'est-ce que tu fais ? Sors de là immédiatement, j'ai besoin de la salle de bain pour me laver les mains avec le savon hypoallergénique.

— Oui, un instant.

De l'autre côté de la porte, la petite Suzy, huit ans, sort de la baignoire vide, son pyjama Mickey taché de sang, et essaie de le nettoyer au lavabo avec le réservoir à crème lavante en forme de Vierge Marie (on appuie sur la tête et le savon sort par la bouche). Elle

ouvre la fenêtre et jète un chaton éventré qui tombe dans le bac à fleurs, étouffe un « saloperie de merde » et ouvre la porte en souriant.

— Ah quand même ! C'est pas trop tôt !

Dans le couloir du premier étage, Suzy croise sa mère, Térésa, blonde au carré s'agitant dans un pantalon informe et un pull tricoté par ses soins qui l'est tout autant, qui s'échine à faire respecter le timing de la journée en bonne mère de famille.

— Tu es encore en pyjama, ma chérie ? Mais tu sais que Mamie va arriver, il faut que tu mettes ta robe blanche, celle à volants avec le nœud rose sur le devant.

— J'aime pas cette robe. Elle est laide et ringarde.

— Allons, ne dis pas des choses comme ça mon petit kangourou, ça fera plaisir à Mamie, c'est elle qui te l'a achetée, et puis c'est Thanksgiving.

— Je vois pas pourquoi je devrais mettre une robe laide sous prétexte que c'est Thanksgiving. Il n'y a pas de lien logique entre ces deux propositions.

— Bon, mets-la, c'est tout, répond sa mère, déconcertée comme toujours par la solidité des arguments de sa benjamine.

Une voix masculine un peu mielleuse (celle qu'il utilise pour ses sermons et dont il a tant de mal à se défaire chez lui) se fait entendre depuis le rez-de-chaussée : c'est le père Michael Bishop, père de famille républicain et révérend admiré de la paroisse :

— Térésa, est-ce que les enfants sont prêts ? Ma mère sera là d'un instant à l'autre, elle vient d'appeler pour dire qu'elle était dans le taxi.

— Oui, oui, pas de problème.

A quelques centaines de mètres là, Léonora range son portable dans son sac et se démaquille en vitesse en discutant avec le taximan qui l'emmène chez les Bishop :

— Si vous saviez quelle corvée c'est pour moi d'aller chez mon fils ! Il est tellement à cheval sur la religion qu'il est contre le gloss, l'avortement, le fond de teint, les préservatifs et le vernis à ongle ! J'aurais mieux fait d'aller au bingo, au moins on a le droit de se maquiller.

— Pourquoi vous dites ça, Madame ? Tout le monde admire le révérend et sa famille à Patriot City, c'est un exemple pour la communauté. Le père Bishop est un homme bon, juste et tolérant qui fait le bien autour de lui : vous savez qu'il a écrit une chanson pour nos gars en Irak et qu'il la chante tous les dimanches à l'Eglise ?

— Ca doit valoir le coup d'œil, il a toujours chanté comme une casserole.

— Vous devez être très fière de lui.

— J'en sais rien, il est toujours en train de faire des leçons de morale à tout le monde, qu'il fasse ses prêches à qui il veut mais pas à moi, je suis sa mère quand même. Vous qui êtes Noir et pauvre, vous devez lire la Bible : on fait pas la morale à sa mère, ça doit bien être écrit quelque part à l'intérieur ?

— Je sais pas, Madame.

— Moi non plus, j'ai perdu la mienne dans mon dernier déménagement. Je vous ai dit que j'habitais en Floride ? C'est merveilleux, il fait toujours beau là-bas, pas comme ici, les hommes sont jeunes, glabres et musclés et on a le droit de se maquiller.

Trois minutes plus tard, Léonora sort du taxi et jète un billet au taximan :

— Tenez, mon brave. Et ne dépensez pas tout en crack.

Elle pousse la petite porte menant au 12 Liberty Street, en avançant — sans ses talons, son fils est contre — dans une allée de cailloux bordée de fleurs roses et d'une pelouse impeccablement tondue menant à un pavillon blanc et ensoleillé, à la façade duquel flotte au vent un grand drapeau américain, exactement comme au 1, au 2, au 3, au 4 et jusqu'au 52 Liberty Street.

— Les enfants, Mamie arrive, dit Térésa en regardant par la fenêtre. En position !

Les enfants obéissent, se rangeant droits comme des I par ordre de taille et d'âge en face de la porte, soit Suzy, huit ans, Ted, le blondinet de douze, Patty, sa sœur Mary, dix-huit ans et star de l'équipe de hockey du lycée, et enfin Paul, vingt ans, l'étudiant modèle qui revient souvent dans sa famille chérie qu'il aime tant. Devant eux, le révérend Bishop redresse son nœud papillon et marmonne une prière en serrant la main moite de sa femme.

— Térésa, les enfants, Thanksgiving est un grand jour, le jour d'Action des Grâces où chacun doit bien se comporter, même s'il faut toujours bien se comporter, mais là il faut agir mieux encore en s'entraïdant, tous ensemble, car le plus important c'est d'être ensemble en famille pour honorer la gloire de Notre Seigneur.

— Amen, font en chœur les enfants habituées aux laïus paternels.

— Bien. Nous allons accueillir Mamie comme il se doit.

— Oui, oui, pas de problème, dit Térésa en ouvrant la porte dès la première sonnerie.

Léonora entre dans la maison des Bishop : c'est une sexagénaire habillée de façon très sophistiquée avec des bagues à tous les doigts et un collier de perles véritables, à première vue dans l'unique but de faire enrager son fils qui va lui resservir à coup sûr son couplet sur la futilité des biens matériels et son mauvais exemple sur les enfants. La bouche légèrement pincée, elle jète un regard désolé sur le tableau qui lui fait face, dans cet intérieur insipide

ressemblant à un cabinet de campagne d'un parti de sociaux-démocrates de droite où se mélangent une Bible apparente, des croûtes représentant des chatons, un portrait de Dick Cheney, des bibelots kitsch et un fusil chargé suspendu au mur à des crochets. Il y a là son fils Michael engoncé dans son costume d'enterrement avec l'air satisfait du caporal méticuleux lors de la revue des troupes, sa belle-fille Térésa à l'air hagard d'Amish qu'on aurait forcé à aller en ville acheter des capotes aux fruits des bois, Paul, l'idiot de la famille qui fait semblant de faire de grandes études, Mary, qui ressemble de plus en plus à une transsexuelle en attente d'une opération, Patty, une vraie dinde, Ted, sosie d'un jeune aristo anglais obèse dans un tableau du XIXe et la petite Suzy qui a bien grandi depuis la dernière fois.

— Bonjour, mes amours, vous êtes tous magnifiques ! Oh, mais tu as bien grandi depuis la dernière fois, ma petite Suzy.

— C'est le processus normal d'accroissement des os, lui répond la fillette.

Sans trop écouter la réponse, Léonora embrasse tout le monde du bout des lèvres, comme si elle prenait énormément sur elle pour effectuer ce rituel un peu dégoûtant pour lequel elle avait dû se préparer psychologiquement pendant des semaines.

— Bonjour, belle-maman, vous avez fait bon voyage ?

— T'as pas grossi, Térésa ? On dirait un baleineau : me dis pas que t'es encore enceinte ?

— Non, je...

— Où sont tes bagages ? dit le père Bishop pour éviter une probable dispute pendant que sa femme s'absente en cuisine.

— Dans le taxi, Paul n'a qu'à aller les chercher, c'est pas très lourd, même lui devrait y arriver malgré son physique de crevette.

« Quelle vieille merde », pense Paul en allant vers le taxi, en songeant à la difficulté d'avoir l'air du petit-fils idéal pour la journée afin de pouvoir soutirer à cet insupportable tréteau les quelques milliers de dollars nécessaires à son ambitieux projet.

— Alors, Teddy, ça marche l'école ? dit-elle au garçon obèse de douze ans.

— Oui, ça va, et je fais partie de la chorale maintenant, il paraît que j'ai une voix de marmiton.

— De baryton, mon chéri, mais pour l'instant t'en as plutôt le corps... Et toi, Patty, tu veux toujours devenir pasteur comme ton père pour passer tes journées à lire la Bible, réciter la messe en latin et donner des cours du soir à des drogués voleurs et analphabètes ?

— On a déjà parlé de ça, maman, ce gosse à qui j'apprenais à lire, Bobby, il n'a pas volé ma voiture, c'est moi qui lui ai prêtée, sa petite amie avait eu un malaise.

— Comme tu es naïf, mon pauvre Mike ! A ce que je sache, on n'a toujours pas revu la couleur de ton break depuis.

— Non, mais ça veut rien dire. Enfin si, la police m'a dit qu'il avait servi le mois dernier à écraser des personnes sexuellement réprouvées lors d'une manifestation arc-en-ciel. La preuve que ce Bobby a bon fond, je ne me suis pas trompé sur son compte.

— Léonora, on ira au centre commercial cette après-midi ? demande Patty, impatiente de s'acheter des affaires de marque avec la carte de crédit de la vieille carne.

— On verra, on verra. Je dois d'abord me reposer.

— Voilà Mamie, tes affaires, dit Paul en amenant tant bien que mal les énormes valises. Si t'as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas, je suis à ta disposition.

— Comme un domestique ?

— Non, pas quand même, comme un petit-fils attentionné.

— Commence par m'appeler par mon prénom si tu veux me faire plaisir.

— Pas de problème, Léonora.

— Assis toi sur un fauteuil et discute avec les enfants, Térésa est occupée à la cuisine et je dois finir d'écrire mon sermon avant midi. On t'a fait des mini-quiches en forme de Tables des Dix Commandements, Paul va aller te les chercher.

Pendant ce temps, à la cuisine, Térésa regarde son reflet dans la baie vitrée tout en fourrant rageusement la dinde. Son mari entre dans la pièce :

— Ca sent bon ici, mais que t'as fait cette pauvre dinde, Térésa ?

— Rien. Tu trouves que j'ai beaucoup grossi ?

— Mais non, tu connais maman, elle peut pas s'empêcher d'être un peu cassante, ça veut pas dire qu'elle ne t'aime pas. (Silence.) Ni que t'as grossi. Et puis si on avait un enfant de plus ça serait un merveilleux cadeau du Seigneur, tu ne crois pas ? Ca nous en ferait six, la moitié du nombre d'apôtres !

— Et c'est ta mère qui ferait Judas, grogne Térésa entre ses dents.

Au salon, Léonora s'installe dans le canapé, au milieu de ses cinq petits-enfants ; Patty s'assoit à côté d'elle et s'empresse d'ouvrir une chemise cartonnée :

— Regarde, j'ai eu que des A ce trimestre, je suis encore première de la classe, tu sais.

La grand-mère jète un regard distrait sur le bulletin scolaire :

— C'est bien, ma chérie. Au fait, tu as arrêté tes défilés de majorette stupides ?

— Mamie, c'est pas des majorettes, c'est des pom pom girls, ça n'a rien à voir, bien sûr que j'en fait toujours partie, je suis même cheerleader cette année.

— Ah bon ? Et ça fait une différence ? Et toi, Paul, la fac ça se passe bien ?

— Disons que je pense à suivre une autre voie, plus personnelle et libérale. Je veux quitter la fac à la fin de l'année ou peut-être même du semestre pour créer mon entreprise.

— Une entreprise de quoi ?

— D'import-export.

— Import-export de quoi ?

— D'articles de sport, de développement personnel, de, comment, de travail sur soi à domicile. D'épanouissement du moi, en quelque sorte. Mais j'en suis qu'au tout début de mon projet : je cherche des capitaux en ce moment.

— Des capitaux ?

— Ben oui, de l'argent, on monte pas une entreprise sans capital de départ, voyons Mamie, euh Léonora.

— Oui, je m'en doute, c'est juste qu'il me semble qu'il faut d'abord avoir une idée précise du produit ou du service qu'on veut proposer avant de chercher de l'argent.

— Je vais voir si maman a besoin d'aide à la cuisine, dit-il vexé avant de s'éclipser.

— Depuis quand les hommes font la cuisine ici ? dit-elle aux trois sœurs.

— C'est ce qu'ils disent quand une discussion au salon les embête, répond Suzy.

— Et toi, Mary, ça va ? T'as choisi ton université pour l'an prochain ? T'as un petit copain ? Tu participe aux manifestations contre l'avortement ?

Patty ricane ostensiblement puis se ravise quand elle croise le regard menaçant de sa sœur aînée faisant vingt-cinq centimètres de plus qu'elle.

— Pas encore.

— Pas encore quoi ?

— Ben pas encore, c'est tout.

— Bon, je vais voir si votre mère a besoin d'aide à la cuisine.

« Je l'ai échappé belle » pense alors Ted, douze ans, en comptant mécaniquement le nombre de sachets d'héroïnes et de chewing-gums à la fraise au fond de ses poches.

Retourné dans la chambre jadis partagée avec Ted, Paul, allongé sur son lit, médite sur les moyens de soutirer de l'argent à sa grand-mère quand Mary entre dans la pièce :

— Alors comme ça t'appelles tes putasseries de l'« épanouissement du moi » ? T'es gonflé, quand même !

— Quoi ?

— Ton projet d'entreprise, c'est bien des films et des accessoires zoophiles vendus par correspondance ? Mais j'avoue que ton plan est bien trouvé : baptiser ta boîte « j'enculemonchien.com », encaisser les chèques, ne rien envoyer et expédier à la place des chèques de remboursement à l'intitulé de l'entreprise en pariant que les acheteurs auront trop honte pour les déposer à la banque, c'est pas mal vu, je le reconnais.

— Comment tu sais ça ? T'as piraté mon ordinateur portable ?

— Rien de plus simple, n'importe qui aurait pu trouver que ton mot de passe c'est « charlesmanson », c'est la seule personne que t'admire avec Snoop Dog et Robert Madoff.

— Tu me le paieras, sale gouine !

— Vous dérangez pas pour moi, dit Suzy en passant devant la chambre les mains pleines de sang.

Après moult palabres passionnants que nous taisons pour nous concentrer sur le cœur de l'action présente, la famille entière se trouve réunie dans le salon pour le repas du midi.

— Eh bien, puisque nous sommes tous réunis autour de ce bon repas préparé avec amour par Térésa, nous pouvons tous nous asseoir et nous régaler de cette bonne nourriture en louant pour chaque bonne bouchée portée à nos misérables lèvres de pécheurs l'incomparable munificence de notre Seigneur Jésus Christ qui nous permet d'être aussi gâtés et aussi chanceux que n'importe quelle autre famille américaine catholique pratiquante.

— Amen, soupirent mollement les enfants.

— Ca, un repas ? peste Léonora. On dirait de la nourriture pour piafs !

— J'ai pensé qu'un repas léger serait plus approprié, dit Térésa.

— Plus approprié ?

— Oui parce que ce soir le dîner sera copieux alors ...

— Ah ? Parce que j'ai très faim moi, avec le décalage horaire et l'avion, je suis venue ici pour être avec vous, mes chéris, et je pensais quand même que le minimum était de subvenir à mes besoins vitaux d'autant plus que...

Térésa regarde son mari d'un air suppliant et celui-ci consent à intervenir :

— Allons, maman, regarde comme ces artichauts ont l'air fameux ! Le talent de cuisinière de Térésa est un don du ciel !

— Je dis pas le contraire mais enfin l’artichaut, à part le faire cuire y a pas grand chose à faire, dit Léonora d’un ton dédaigneux.

— Les artichauts, c’est de la merde avec des feuilles, chuchote Suzy en donnant discrètement sa part à W (prononcez « dabeul-you »), leur fox-terrier à la hanche en plastique.

— Avant de manger, faisons les bénédicités, dit solennellement le père Bishop.

— Je pensais que plus personne ne faisait ça depuis Edgar Hoover.

— Maman !

— D’accord, d’accord, fais-les si tu y tiens. Mais y’a pas de quoi faire tous ces salamalescs pour trois malheureux artichauts.

Une heure plus tard environ, les artichauts ne sont plus qu’un lointain (et douloureux) souvenir : Térésa, après avoir subi les critiques constantes de sa belle-mère, pleurniche en cuisine sur l’épaule de son mari qui lui cite un passage de l’Ancien Testament pour la réconforter, pendant que les enfants entourent d’attentions leur grand-mère assise dans le canapé du salon.

— Comme je te disais, j’ai un grand projet pour vendre à l’international du matériel de bien-être alternatif, j’aurais seulement besoin d’un petit coup de pouce au niveau financier pour débiter, naturellement je te rembourserais sans problème, même si je suis ton petit-fils et que certaines personnes pourraient trouver plus naturel un don qu’un prêt mais...

— Paul, je suis lessivée : pourrais-tu aller me chercher un café ?

— Tout de suite, Léonora, dit-il en bondissant du sofa.

— Et pas un de ces ignobles instantanés sans goût.

— On n’a que de l’instantané, dit Mary.

— Je ne sais pas comment Mike peut se satisfaire de ça : votre grand-père John, paix à son âme, exigeait un café frais matin et midi qu’il neige, vente ou pluie.

— Les temps ont changé, fait remarquer à juste titre Suzy.

— Et bien c’est dommage !

— Dis, on peut aller au centre commercial ? demande Patty tout excitée.

— Pourquoi pas ? Ca pourrait être amusant de faire du shopping entre femmes. Désolé mon petit Ted, mais tu devras rester ici. Je te ramènerais une de ces casquettes pour gros qu’on distribue devant les fast-food.

— Merci beaucoup, Mamie, dit-il en finissant son pancake.

— Moi non plus je peux pas venir, ajoute Suzy, j'ai des devoirs à terminer et je dois aider mon amie Choukrane à apprendre l'alphabet.

— C'est quoi ça ? Une terroriste ?

— Non, c'est la meilleure amie de Suzy, dit Patty, une petite musulmane, enfin une Turque, une Arabe, quoi, qui vient d'arriver à l'école, mais elle a du mal, c'est une handicapée de la tête, enfin, cérébrale...

— Elle est Turkmène et son cerveau va très bien, précise Suzy. On lui a amputé la main droite dans son pays parce qu'elle avait touché sans faire exprès le bras de son cousin qui était déjà marié, et comme elle est droitrière ça la retarde pour apprendre à écrire.

— Ces Arabes, ils font jamais rien comme nous, philosophe Léonora. Bon, il arrive ce café ? hurle-t-elle en direction de la cuisine en provoquant une nouvelle crise de larmes chez Térésa.

Par une belle après-midi ensoleillée, Léonora et ses deux petites-filles Patty et Mary déambulent sous la verrière de l'immense centre commercial où pullulent teen-agers obèses, greluches en mini-jupes, agents de sécurité illettrés, mères de famille à poussettes, vieux barbons en déroute et S.D.F. (suite à la crise des sub primes) sans le sou (suite à la crise financière) récemment licenciés (suite à la crise économique) cherchant à faire les poches des obèses, greluches, agents de sécurité, mères de famille, vieux barbons et autres S.D.F.

— Bon, j'ai récupéré une casquette « Burger King » pour votre frère, dit Léonora en la rangeant dans son sac à main. Dans quelle boutique vous voulez qu'on aille maintenant ?

— La boutique évangéliste, bien sûr ! dit Patty.

— D'accord. Et toi, Mary ?

— Allez-y sans moi, je vais faire un tour de ce côté.

Pendant que la vieille et la jeune se dirigent vers le paradis du crucifix hype, Mary se rend dans le commerce qu'elle connaît le mieux : le magasin d'armes. Elle inspecte avec attention chaque modèle, scrutant particulièrement ceux qui n'étaient pas là la semaine dernière, époustouflée devant le soin apporté à la finition d'un AK-47 exposé sous verre. « Avec ça, on collerait une sacrée branlée à ces pétasses des Black Tigress », pense-t-elle quand une jeune femme au visage basané la bouscule sans le faire exprès.

— Dégage, manouche, on n'est pas dans ton terrain vague ici !

— Quoi ?

— Tu crois que je rigole, connasse ?! dit Mary en relevant la manche de son pull aux couleurs de l'équipe de hockey, dévoilant la croix gammée tatouée sous son avant-bras.

Alors que la gitane s'éclipse illico, Mary flâne encore un peu et sort de la boutique, pensant aller mâter les filles qui se changent dans les cabines d'essayage, puis se ravise en retrouvant la jeune et la vieille assises sur un banc près de la fontaine.

— Et je suis aussi membre du Mouvement pour la Pureté et l'Innocence, qui prône la chasteté jusqu'au mariage, d'ailleurs j'ai ma bague d'abstinence qui le prouve, dit Patty en montrant l'immonde bagouse fantaisie à son index. Mon rêve c'est de me marier plus tard avec un homme beau et romantique, avoir quatre ou cinq enfants, six peut-être, et vivre dans une belle maison avec un grand jardin.

— C'est très bien, ma chérie, dit Léonora en fourrant son carnet de chèque dans son sac, contre une flasque de gin et son tazer rose bonbon assorti au foulard de grande marque noué à son cou. Au fait, j'y pense depuis tout à l'heure : c'est quoi ces trois bracelets vert, rouge et jaune que tu as au poignet ? Tu te passionnes pour le Cameroun ?

— C'est ses bracelets de foi, répond Mary en arrivant les mains dans les poches. C'est papa qui les lui a offerts l'année dernière : le vert c'est pour l'interdiction universelle de l'avortement, le rouge pour la suppression de l'enseignement du darwinisme à l'école et le jaune pour l'abrogation des lois séparant Eglise et Etat.

— Ah. Je connaissais pas. C'est un cadeau pas cher, remarque. Eh, les filles, vous voulez qu'on aille manger une glace ?

— Oui ! s'empresse de répondre Patty en secouant la tête avec excitation, agitant les boucles d'oreilles en diamant en forme de « B » (à droite) et de « XVI » (à gauche) de soutien au pape que sa grand-mère vient de lui acheter.

Au même moment, Paul se retrouve dans une situation délicate, en pleine dispute avec sa copine Bridget, quarante-trois ans, mère divorcée serveuse au « Magic Tapas » du quartier cubain, avachie dans un fauteuil de jardin piqué dans un parc des années plus tôt, au beau milieu de la cuisine complètement décrépite de son appartement minable.

— Ecoute, ma puce, je suis sur un gros coup, là, mais j'ai besoin de cash : file-moi la moitié de ta paye et je te promets qu'on va s'en sortir.

— Tu m'emmerdes, Paul ! dit-elle en brisant une assiette sale par flemme de faire la vaisselle. J'arrête pas de te filer du blé, sans compter mes pourboires que tu viens me prendre

direct dans mon sac, tout ça pour t'acheter la colle merdique que tu passes ton temps à sniffer ! J'en ai marre, j'ai une gosse à élever, moi, trouve-toi un boulot, merde !

— Pupu, le prends pas comme ça, c'est très sérieux, je vais monter ma boîte, j'ai juste besoin d'un petit coup de pouce au niveau financier pour débiter... Je comptais sur ma grand-mère mais elle veut pas, pourtant elle est blindée, elle s'est mariée avec un ancien nazi.

— Ouais, ben c'est pas tes lazzi qui vont payer le loyer ! Je suis fauchée, t'entends, FAU-CHÉE !

— J'ai peut-être une solution : tu peux me prêter ton chat et le lapin de ta gamine ?

— Quoi ? Pour quoi faire ?

— Les affaires, t'occupe.

— Tu vas les bouffer ? Les vendre à un resto ?

— Pas exactement.

— Ben vas-y, dis-moi, j'ai le droit de savoir.

— Ok, ben en fait c'est pour...

C'est une belle après-midi ensoleillée. Un cri féminin retentit. Des oiseaux s'envolent.

— Dégage de là, sale tordu ! hurle Bridget en balançant un plat à gratin sur Paul.

— Mais Pupu..., dit-il en se baissant pour éviter le plat qui s'écrase contre le mur.

— Suffit ! Hors de chez moi ! Et reviens quand t'auras du fric, loser !

Paul quitte piteusement l'appartement et retrouve dans le couloir Ted, son frère de douze ans que ses parents l'ont obligé à emmener — car il a prétendu aller au terrain de basket —, en train de traiter avec un clochard toxico allongé sur le palier :

— Ecoute, mec, c'est dix dollars la dose et basta. Une fois qu'on se connaît, j'peux te faire des prix, t'as vu, mais la confiance ça prend du temps. Alors, tu raques les dix sacs ?

— Laisse tomber, fiston, j'ai que dalle.

— J'ai du L.S.D aussi si tu veux, tu vas planer un max, crois-moi...

— Ted ?! fait son frère horrifié. Tu vends de la drogue ?

— Non, juste de l'héroïne.

— Mais c'est de la drogue ! dit-il en l'empoignant par le bras et en dévalant les escaliers avec lui. T'es dingue ou quoi ? Si les parents apprennent ça, ils vont en bouffer leur chapelet !

— T'es pas le mieux placé pour me faire la morale, t'es pas tout blanc non plus, mon pote.

— Je suis pas ton pote, j’suis ton frère ! Et pourquoi tu dis ça ?

— Monter une arnaque à base de produits zoophiles, c’est pas joli-joli, c’est tout.

— Comment tu sais ?

— On a vécu dix ans dans la même chambre, t’imagines bien que ç’a pas été trop dur de deviner que le mot de passe de ton ordi c’est « charles...

— manson », oui, putain, tout le monde est au courant ou quoi ? J’aurais mieux fait de choisir « britneyspears », j’aurais eu moins d’emmerdes. T’en as parlé à quelqu’un ?

— Non, mais j’hésiterais pas à le dire à papa. D’ailleurs j’ai fait une copie des fichiers au cas où, pour être sûr qu’il me croira.

— Pourquoi ?

— Pour qu’il te déshérite, tiens. Grand-Père John, enfin Jurgen, il avait plein de fric, et un jour ce fric sera à moi, c’est tout.

— Que tu crois ! J’ai des dossiers sur toi, moi aussi ! Tu crois que je sais pas que tu vends des ecstas aux maternelles grande section ?

— T’as des preuves ?

— Euh, non. Mais je pourrais en avoir. Je vais prendre des photos.

— Faudrait déjà que t’aies la thune pour t’acheter un appareil, loser.

— Arrêtez avec ça ! Dis, vu que tu dois te faire pas mal d’argent avec ton petit trafic, tu pourrais me dépanner, je suis sur un gros coup et j’ai juste besoin d’un petit coup de pouce au niveau financier pour débiter...

— Pas à moi, mec. Rien de personnel, le prends pas mal, mais je sais bien qu’un type de vingt ans à sec rembourse jamais son frère de douze ans qui roule sur l’or. Si tu veux de l’oseille, envoie ta copine faire le trottoir.

— Quoi ?

— Ou sa fille, comme tu veux.

— Elle a quatre ans ! T’es complètement barge !

— Business is business, mon pote, dit Ted en gobant un chewing-gum à la fraise.

Dans la cuisine des Bishop, la situation va de mal en pis :

— Mike, ce Thankshiving va être une catastrophe ! se lamente Térésa en jetant sur la table son gant rembourré « I love Jésus ».

— Du calme, du calme, tout va bien se passer, un repas en l'honneur de Notre Seigneur Tout-Puissant se déroule toujours selon sa volonté. Dois-je te rappeler la parabole du cochon de lait dans l'évangile de Marc, livre VIII, verset XII ?

— Non, ça va aller, dit-elle en reniflant. C'est juste que je suis stressée avec ta mère, le repas, tout ça... Puis c'est vrai que j'ai grossi... C'est ta mère qui l'a dit, je ressemble à un baleineau...

— Mais non, mais non. (Silence.) Puis tu oublies que la baleine aussi est chose de Dieu, souviens-toi donc de la parabole de Jonas qui...

— Arrête, Mike, arrête ! Il faut qu'on annule tout : appelle ta mère, dis-lui de rentrer chez elle, il n'y aura pas de Thankshiving cette année !

— Mais allons, c'est impossible. Nous serions la risée de la communauté !

— Je m'en fiche ! s'écrie Térésa. Je veux qu'elle parte ! Je veux être seule ! Je veux m'inscrire à un club de gym et manger de la salade à tous les repas !

S'ensuit une crise de larmes sévère et les paroles rassurantes de son mari, qui doit s'y prendre avec le plus grand soin pour éviter que Térésa n'abandonne aussi sec ses fourneaux en mettant en péril la bonne tenue de cette belle tradition chrétienne qu'est le préchauffage d'un four à cent quatre-vingts degrés pour accueillir la femelle morte et fourrée d'un volatile au demeurant assez disgracieux.

— Ne t'en fais pas, Térésa, tout ira bien, nous sommes une famille fière de ses valeurs, saine et unie, le Seigneur veille sur nous. Et sur la dinde naturellement.

— Heureusement que nous pouvons compter sur les enfants, ils sont tellement merveilleux. Surtout Suzy, elle a tellement à cœur d'aider cette petite Arabe débile avec un bout de patte coupé...

A l'étage, la petite Suzy est effectivement avec la réfugiée turkmène venue lui rendre visite pour l'après-midi, mais il n'est nullement question de cours de soutien : la benjamine des Bishop achève de clouer le chat bâillonné du voisin sur une croix de fortune puis tend un cutter à Choukrane horrifiée qui l'attrape en tremblant de sa main unique.

— Eventre-le.

— Mais Suzych, moi pas tuèche li pitit cat, dit-elle en balbutiant.

— Tu feras ce que je te dirais de faire.

— Suzych, s'il ti plé...

— La ferme ! Mon père est respecté ici, si je lui dis que tu connais le Coran par cœur et que ton père prend des cours de pilotage, tu vas repartir fissa dans ton pays de coupeurs de mains, tu piges ?

— Il a même pas li permis de condouire, mon pèrech !

— Ta gueule ! Bute ce chat tout de suite !

Alors que Choukrane dirige la lame vers le ventre tout blanc du petit chat apeuré sous le regard luisant de perversité criminelle précoce de Suzy, trois coups résonnent à la porte :

— Suzy ! C'est moi, dit Térésa remise de ses émotions. La mère de Choukrane vient d'arriver pour la rechercher. Vous descendez ?

— Oui, maman, dit la fillette en cachant cutter et chat crucifié sous son lit. (La jeune Turkmène se précipite vers la porte pour quitter l'horrible endroit qu'est la chambre tout en dentelles, poupées et nounours de Suzy quand celle-ci l'attrape par le bras.) Si tu parles de ça à qui que ce soit, c'est ta mère que j'éventre, compris ?

La gamine fait « oui » de la tête et Suzy descend avec elle en simulant un éclat de rire.

De retour du centre commercial, Patty et Mary se disputent dans leur chambre commune pendant que Léonora critique la décoration intérieure du rez-de-chaussée en poussant la maîtresse de maison à bout.

— Elles sont belles mes boucles d'oreilles, hein ? dit Patty en minaudant.

— Y'en a au moins pour deux cents dollars, tu sais t'y prendre avec la vieille... De toute façon ça a toujours été toi la préférée, la gentille petite-fille...

— T'es jalouse ?

— D'une pétasse comme toi ? Certainement pas.

— C'est pas ma faute si t'es le vilain petit canard de la famille.

— Comment tu peux dire ça ? Tout le monde m'adore, et je suis sûre que les parents vont bientôt me payer ma première voiture !

— Un tank de la Wehrmacht ? Tu leur as montré ton tatouage ?

— Tu crois que tu vaux mieux que moi, madame la future pasteur qui se change à l'arrêt de bus pour aller au lycée fringuée comme une pute ? T'as beau lécher les bottes de papa en faisant semblant de t'intéresser à ses torche-culs d'évangiles, moi je sais que t'es qu'une vermine doublée d'une tarée ! Moi au moins je suis populaire, je suis la star de l'équipe de hockey.

— Tu fais ça pour tabasser tes adversaires et reluquer les autres filles sous la douche !
Ca aussi ça intéresserait les parents, hein ?

— Tu vas trop loin, Patty ! dit Mary en enfilant le coup de poing américain qu'elle garde toujours dans sa poche. J'vais te péter les côtes une par une, salope !

— Non, attends, j't'en supplie ! Pense aux parents !

— Tu leur diras qu t'es tombée dans l'escalier. Sinon je te pète aussi la mâchoire. Tu feras moins la maligne avec un dentier !

A cet instant critique, Térésa hurle d'en bas des marches :

— Les filles, nos invités arrivent, descendez !

— Oui, maman ! répondent-elles en chœur de la façon la plus douce possible.

Le grand moment est arrivé : Térésa a mis la sono à fond, l'hymne américain résonne dans toute la maison, les enfants sont au garde à vous au salon, le révérend Bishop a mis son plus beau nœud papillon, la dinde est au four, les pommes de terre à point et les invités entrent en donnant des fleurs à Térésa — Thanksgiving peut officiellement commencer. Leurs hôtes sont les mêmes que l'an dernier, et que tous les ans d'ailleurs : il s'agit de leurs voisins, habitués de la messe et commerçants respectables, Bill et Laura, avec leur fils Harry, quinze ans, obsédé sexuel boutonneux dont le dernier fait d'armes remonte à l'année précédente, lorsque Patty l'avait surpris dans sa chambre en train de lui tirer des soutiens-gorge, des culottes et des chaussettes. Alors que tous se rassemblent autour de l'apéritif posé sur la table du salon, la discussion dévie très vite sur la préparation du repas :

— Je comprends pas ce qu'elle a cette dinde, dit Térésa, on dirait qu'elle veut pas cuire, comme si elle refusait qu'on la mange. Pourtant, une dinde, c'est fait pour être mangée, non ?

— C'est très long à cuire, la dinde, dit Laura par solidarité féminine.

— Oui, mais ça fait quand même dix heures qu'elle est dans le four.

— Ah oui, quand même ! s'exclame Léonora avec ironie.

— Maman, n'en rajoute pas, s'il te plaît. Laura, Bill, une noix de cajou en attendant ?

Assise juste en face d'Harry, plus obsédé et boutonneux que l'an dernier, Patty avale une noix pendant que cet idiot lui sourit bêtement en lui faisant du pied : en réponse, elle lui sourit puis lui écrase le pied le plus fort possible — à sa grande stupeur, l'abruti la regarde avec un contentement décuplé.

« C'est qu'il aime ça, ce con ! » pense-t-elle un instant interdite avant de songer à la manière dont elle pourrait utiliser un niais aussi docile.

Une heure plus tard, l'heure est grave : une réunion au sommet s'organise en cuisine entre la maîtresse de maison et le révérend :

— Térésa, on doit faire quelque chose, les enfants meurent de faim et les invités aussi. Afin que le nom des Bishop ne soit pas souillé à tout jamais, il nous faut à tout prix servir maintenant cette dinde, quel que soit son état et quoi qu'il nous en coûte.

— Mais Mike, elle est pas cuite, elle veut pas cuire, j'te dis ! Elle est possédée ! Le diable est en elle !

— Pas de blasphème, Térésa. Je t'en prie, sers cette dinde à présent.

— Non ! Ce serait un déshonneur pour moi de servir une dinde pas cuite.

— Ca m'étonne pas ! s'emporte le révérend. Tu l'as fourrée avec une telle haine qu'elle a dû le ressentir et elle se venge !

— Tu crois vraiment que c'est de ma faute, Mike ?

— Mais non, Térésa, je suis sorti de mes gonds, voilà tout. Tu n'y es pour rien. Mais tu dois comprendre que la situation est extrêmement préoccupante.

Elle se met à sangloter au-dessus de la dinde, avec son gant de cuisine en hommage à Jésus dans la main droite et un torchon imitant le Saint Suaire dans la gauche.

— Allons, ne pleure pas sur la dinde, tu vois bien qu'elle n'a pas besoin de ça.

— Oui, oui, tu as raison, Mike, pas de problème.

— On va la passer au micro-ondes, ni vu ni connu et en deux minutes elle sera cuite.

— Je crois que c'est déconseillé.

— C'est marqué dans la Bible ?

Après avoir longuement réfléchi devant le regard effaré de son mari, elle dit enfin :

— Non, je crois pas. Ou alors j'ai sauté ce passage.

— Bon, laisse-moi faire, je m'en occupe.

Le révérend s'empare de l'énorme plat dans lequel repose la dinde éventrée pour surveiller sa cuisson, à demi-cuite à l'intérieur mais passablement cramée à l'extérieur.

— Mercredi ! s'exclame le révérend en se brûlant le pouce.

— On est jeudi, Mike.

— Je sais, mais je jure par métaphore, Térésa.

— Oh, pardon. Ca va ? Tu t'es brûlé ?

— Quelle perspicacité !

— Tiens, prends le torchon et le gant.

Il se dirige vers le micro-ondes à l'autre bout de la cuisine, manquant de trébucher sur W attiré par l'odeur de la viande, avant de s'apercevoir que la dinde est deux fois trop grosse pour y entrer.

— Comment on va faire, Mike ?

— Comme saint Martin, dit le révérend avec emphase. S'il a donné la moitié de sa cape à celui qui avait froid, nous donnerons la moitié de cette dinde à celui qui a faim.

D'un geste ample, Michael Bishop coupe le volatile en deux, en met une partie à réchauffer au micro-ondes, et alors que sa femme s'apprête à mettre l'autre dans un plat pour l'apporter aux clochards du quartier voisin, celui-ci dépose la dinde restante dans la gamelle de W qui la grignote avec peu d'entrain.

Au salon, les discussions vont bon train, chacun essayant de couvrir les borborygmes de son estomac aux abois :

— Alors Paul, ton père m'a dit que tu voulais arrêter la fac pour te lancer dans la vraie vie ? dit Bill en terminant le troisième paquet de noix de cajou. T'as bien raison, mon garçon, rien ne vaut le monde de l'entreprise pour se forger le caractère. Si tu veux, je peux te prendre à l'essai dans ma boîte, dans notre secteur on a toujours besoin de monde.

— Vous êtes dans quoi exactement ?

— Une branche qui ne connaîtra jamais la crise : l'armement lourd. Les affaires marchent du tonnerre, on trouve des guerres dans tous les pays du monde, Dieu merci. D'ailleurs on pense à se faire construire une deuxième piscine, Laura gardera celle en forme de cygne et moi j'aurai la mienne, une vraie piscine olympique. Je pense que c'est mieux pour moi d'apprendre à nager dans de bonnes conditions, hein Laura ?

— Oui, oui, ça serait bien une deuxième piscine, c'est sûr.

— Et vous Laura, vous faites quoi ? Vous êtes femme au foyer comme Térésa ? demande Léonora.

— Oh, non, Dieu soit loué... Térésa est une femme formidable, bien sûr, mais moi j'ai besoin d'avoir une activité à l'extérieur de la maison, de m'épanouir en tant que femme. Je vends de la lingerie à domicile, c'est très intéressant, vous savez.

— Mais je n'en doute pas. C'est pour ça que votre fils s'intéresse autant aux soutiens-gorge et aux petites culottes ? dit Léonora en faisant allusion à la triste anecdote de l'année précédente que lui avait raconté Patty, désormais rouge de honte, au centre commercial.

— Quoi ?

— Je veux dire que les enfants imitent leurs parents, alors vu que vous vendez de la lingerie, je me disais que lui aussi ça devait l'intéresser. Enfin, je suppose qu'une mère attentive comme vous se serait rendue compte si votre fils collectionnait des sous-vêtements féminins volés.

— Madame, vous délirez ?

— Pas autant que votre affreux furoncle ambulant !

Affectés et dignes, le révérend et sa femme reviennent alors dans le salon en amenant une moitié de dinde noirâtre ressemblant à un morceau d'obus retrouvé au bout de soixante ans sur une plage normande à l'abandon.

— La dinde est prête. Nous pouvons commencer le repas.

— Ca, une dinde ? s'exclama Léonora. Vous voulez pas que je commande des pizzas ?

— Bonne idée, dit Mary.

— On prend une trois-fromages ? demande Paul.

— Je n'ai pas très faim, ment Suzy. J'ai mangé trop de noix de cajou.

— Bon, chérie, on va y aller, non ? dit Bill en regrettant amèrement d'avoir annulé un repas d'affaire avec le roi du Congo qui leur aurait rapporté pas mal de fric et peut-être quelques diamants non déclarés au fisc.

— On peut pas rester encore un peu ? demande Harry en souriant stupidement à Patty au comble du dégoût (à cause de la dinde et de lui).

— Non, non, on y va, dit Laura outrée par ce triste spectacle en prenant son fils par la main. A dimanche, révérend. Au revoir, Térésa.

— Attendez, l'esprit de Thanksgiving c'est avant tout le partage, l'union de la communauté autour de la dinde dont la chair succulente est un peu la chair du Christ Notre Seigneur, mais le Christ est en toute chose, même dans les anchois d'une pizza alors il me semble que nous pourrions malgré tout...

La porte claque sur le départ des invités en coupant court au monologue du révérend.

— Paul, Mary, allez nous chercher trois pizzas, dit-il en leur tendant un billet.

Une demi-heure plus tard, alors que Térésa pleure dans un coin de la cuisine, seule assise face au mur, que Suzy s'est échappée dans le jardin pour enlever le chaton mort du bac de fleurs sous la fenêtre donnant sur la salle de bain et que Mike s'y reprend à plusieurs fois pour écrire un mot d'excuse avec citations bibliques qu'il apportera demain en main propre aux voisins, la sonnette retentit.

— C'est eux ! dit Patty affamée en allant ouvrir.

— Les pizzas sont un peu froides, on a eu des imprévus.

— Des imprévus, quel genre d'imprévus ? dit Térésa qui sort de la cuisine.

— Le genre d'imprévu où on doit faire trois kilomètres à pied pour trouver une pizzeria ouverte parce qu'elles sont toutes fermées le soir de Thanksgiving, répond Paul en passant son silence la bagarre entre sa sœur et une juive d'une équipe de hockey rivale.

— Bon, dit le père Bishop en posant les pizzas sur la table. Venez tout le monde ! (Il reprend quand tous sont assis :) Comme le veut la tradition, avant que nous mangions, chacun va dire à qui il veut rendre grâce en ce jour symbolique. Je commence. Je rends grâce à Térésa pour le mal qu'elle s'est donnée aujourd'hui (elle se mouche en souriant), à vous les enfants pour être si respectueux et disciplinés, tournés vers votre prochain, aimants et charitables (les gosses se regardent d'un air bizarre), à toi maman d'être si gentille et si patiente, et je rends bien sûr grâce à Notre Seigneur pour tous ses bienfaits, son aide, sa protection, sa bienveillance mais également pour qu'il nous permette de vaincre le terrorisme, de repousser les barbares barbus et de gagner la guerre en Irak. Voilà, à toi, Térésa.

— Je sais pas, Mike, c'était trop beau ce que t'as dit, du coup moi je sais plus quoi dire... Vous d'abord, belle-maman.

— Ca commence à bien faire ! s'énervé Léonora. Je te préviens, la prochaine fois que tu me dis « belle-maman », moi je t'appelle Mère Térésa !

— Mais je...

— Ca fait vingt ans que je te dis de m'appeler par mon prénom, tu le fais exprès ?

— Ca suffit ! hurle Térésa en tapant du poing sur la table.

Par un phénomène stupéfiant, dont on ne saura jamais s'il était volontaire ou non, le poing de la douce mère de famille s'écrase sur sa fourchette qui s'envole en tournoyant vers Léonora. La belle-mère, terrassée à la poitrine, étouffe un râle et tombe la tête la première dans la quatre-saisons sous les cris d'horreur de Patty et le regard émerveillé de Suzy.

Après un temps d'attente raisonnablement long au cours duquel Michael Bishop a été menacé d'être déshérité par sa mère se croyant à l'agonie s'il ne lui donnait pas sur-le-champ l'extrême onction, une ambulance arrive en emportant Léonora, allongée sur un brancard avec la terrible fourchette de la colère plantée à la perpendiculaire dans la poitrine.

— Je vais avec elle, dit le révérend en s'engouffrant dans l'ambulance.

Le véhicule parti sirène hurlante, Térésa ferme la porte et se retourne vers les enfants :

— C'était un bon Thanksgiving, non ? dit-elle en allant se chercher une part de pizza.

Épilogue

Un an et trois jours plus tard, les deux employés de service de la morgue de Patriot City, Texas, Etats-Unis d'Amérique, rangent leur matos dans le placard à matos de la morgue de Patriot City, Texas, Etats-Unis d'Amérique.

— Dis, Bob, t'en a pas marre de travailler dans une morgue ? J'veux dire, ça fait que trois ans que je suis là et des fois, j'en ai ma claque.

— Ecoute, Phil, c'est un boulot comme un autre de nettoyer les réservoirs à macchabées. Ca fait quinze ans que je fais ça parce que c'est le meilleur job que j'ai trouvé, crois-moi, c'est bien plus calme que de travailler dans une école ou un hosto. Puis on se sent en sécurité ici, on risque pas de faire d'erreur, les morts il peut plus rien leur arriver.

— Sauf pour celui de cet aprèm, le pas-vraiment-mort.

— L'exception qui confirme la règle, t'en fais pas, c'est pas près de se reproduire. Puis maintenant y'a un service de sécurité à l'entrée, avant ça arrivait qu'on se fasse attaquer par des satanistes voleurs de cadavres, des nécrophiles en manque ou des types qui piquaient les sacs en plastique pour s'en servir de sacs à sapin.

— A propos, tu comptes faire quoi pour Noël ?

— En général j'vais à l'hôpital comme bénévole pour le Noël des petits cancéreux, comme ça je bouffe gratos, je leur choure leurs cadeaux pour mes neveux et puis comme y'en a qui clament régulièrement, chaque année on voit de nouvelles têtes. C'est dépayasant.

— C'a l'air sympa. J'viendrais peut-être avec toi cette année.